

LIDIA BECCARIA ROLFI

Le Fil ténu de la mémoire

Ravensbrück, 1945 :
retour dramatique vers la liberté

Traduit de l'italien par Patricia Amardeil

Histoires italiennes

Éditions Le Manuscrit
Paris

Édition italienne :

Lidia Beccaria Rolfi, *L'esile filo della memoria*,

© 1996 and 2021 Giulio Einaudi editore s.p.a., Torino.

Pour l'édition française :

© Éditions Le Manuscrit, avril 2022

ISBN 9782304052954

La présente édition a été publiée avec le soutien de



ITALIA PER PASSIONE
CENTRO DI LINGUA E CULTURA ITALIANA

La collection

La collection « Histoires italiennes » a pour vocation de diffuser le savoir relatif à des ouvrages écrits en langue italienne au cours des ^{XX}^e et ^{XXI}^e siècles. Ces ouvrages, importants pour l'histoire de l'Italie et de l'Europe, sont encore inédits en langue française.

Les oeuvres de la collection se situent au croisement des genres : la fiction, l'histoire, le témoignage, l'autobiographie, l'essai, et mettent principalement en avant des femmes écrivaines.

La collection est dirigée par Chiara Nannicini Streitberger, professeure de littérature italienne à l'Université Saint-Louis, Bruxelles.

Préface

Parmi les nombreuses voix qui se sont élevées ces dernières décennies pour décrire et commémorer l'expérience traumatisante de la déportation dans les camps de concentration nazis, celle de Lidia Beccaria Rolfi, par le biais de son incroyable livre *Le fil tenu de la mémoire*, se distingue nettement par son originalité et sa profondeur. Enfin, vingt-six ans après sa publication en italien, nous avons le plaisir d'en présenter la première traduction française.

Ancienne déportée politique dans le camp de femmes de Ravensbrück, Lidia Beccaria Rolfi a exercé sa mission de témoin pendant de nombreuses années, participant non seulement à des débats médiatiques, mais aussi à des conférences dans les écoles et à des publications scientifiques. À l'instar de Germaine Tillon en France, elle a œuvré pour que ce camp de femmes soit connu et étudié, et que l'expérience concentrationnaire des femmes et des enfants devienne un sujet de recherche et un thème essentiel de la bibliographie sur la déportation.

Pourtant, lorsqu'elle a écrit son livre plus personnel, *Le fil tenu de la mémoire*, dans les années 1990, elle n'a pas choisi de raconter la période de l'emprisonnement et du Lager, qu'elle avait déjà décrite ailleurs et qu'elle considérait sans doute comme une expérience collective, mais plutôt la période suivante, qui a commencé après la libération : le long voyage qui, après l'arrivée des troupes russes, les a fait passer, elle et ses compagnons d'aventure, du contrôle russe au contrôle américain, puis britannique, jusqu'au long et épuisant voyage de retour. Mais son livre, que de nombreux critiques ont immédiatement assimilé à une *Trêve* féminine sur le modèle de Primo Levi, ne s'arrête pas au rapatriement. Ce dernier, loin d'être joyeux et prometteur, n'est qu'un passage triste et nécessaire avant de passer aux défis suivants. Le récit va encore plus loin, à la différence d'autres livres du même genre, et se charge de décrire les difficiles années de retour dans la société bourgeoise conventionnelle, qui n'était pas prête ou n'était pas disposée à accepter dans ses rangs une ancienne déportée.

Le témoignage de Beccaria Rolfi est particulièrement précieux pour cette lutte solitaire d'après-guerre, lorsque la protagoniste veut reprendre son travail d'enseignante dans les écoles primaires, face aux directeurs, inspecteurs et collègues qui ne veulent pas l'accepter et la rejettent parce qu'elle a été en Allemagne. Les difficultés infinies rencontrées par cette jeune femme motivée au début de sa carrière, simplement parce que la résistance antifasciste et la déportation l'avaient rendue différente des autres enseignantes, nous font réfléchir aujourd'hui encore, alors qu'il semble que la société ait mûri et ait été vaccinée contre ces préjugés, alors qu'au contraire ils sont toujours tapis, prêts à ostraciser une personne au passé difficile, même si cela ne s'est certainement pas produit par sa faute.

En réalité, à y regarder de près, le récit de la période entre la libération et le rapatriement mérite d'être lu et relu aujourd'hui, comme un témoignage autobiographique et historique de la déportation et des événements qui ont suivi, ainsi qu'une source de réflexion profonde sur l'être humain et ses limites. En effet, à l'instar des grandes œuvres de Levi, de Semprun, de Kertész et de Charlotte Delbo, que le style de Beccaria Rolfi rappelle à bien des égards, *Le fil tenu de la mémoire* raconte et enquête, rapporte et révèle au lecteur, en plongeant dans l'âme humaine de la protagoniste et de ceux qu'elle rencontre sur son long chemin de retour, une expérience de réintégration difficile et contrastée, une renaissance personnelle qui se fraie un chemin dans l'hostilité et dans l'incompréhension.

De nombreux épisodes nous permettent de réfléchir au-delà de l'anecdote isolée ou de la circonstance ponctuelle. Dès le début du livre, par exemple, lorsqu'une jeune Allemande est violée et tuée par des soldats russes, Lidia rejette cette vengeance lâche que d'autres appellent justice, mais qui pour elle, survivante du Lager et encore physiquement affaiblie, ne semble être qu'une répercussion cruelle contre une fille innocente qui ne paie que le fait d'être allemande.

« La vengeance ! Oui quelques fois, dans les pires moments, je pouvais même l'avoir désirée ou au moins imaginée, mais pas ainsi, pas de cette façon », écrit-elle, avec une remarquable clairvoyance en pensant à la personne qui l'exprime, à la situation où elle se trouve et au moment, le 4 mai 1945. Dans les mois qui suivent, bien qu'elle soit occupée corps et âme à se refaire une santé, à reprendre du poids, à guérir les blessures physiques et psychologiques du Lager, bref, à se reconstruire en tant que personne, la protagoniste trouve encore le temps de réfléchir et de noter les paradoxes et les injustices, souvent inavoués, mais seulement sous-entendus ou illustrés par l'action. Lorsqu'elle prend par exemple sous

son aïe protectrice les deux fillettes juives, Stellina et Ida, rescapées d'Auschwitz, avec leurs petits corps minces et leurs crânes rasés, Lidia se demande pourquoi aucun des vétérans militaires ou politiques ne leur demande d'où elles viennent, ni ne s'interroge sur ce que font deux petites filles comme elles dans ce contexte de camps de réfugiés, de baraquements et de rescapés adultes. Par ailleurs, même lorsqu'elle parvient à s'exprimer en sortant de son silence, personne ne semble porter le moindre intérêt à son histoire de femme déportée dans un Lager, car les internés militaires italiens connaissent d'autres camps et ne veulent pas croire que son histoire est vraie. Cette souffrance de ne pas être crue l'accompagnera encore plus tard, une fois rentrée dans sa région natale du Piémont, lorsque ses anciens compagnons d'armes et membres du parti communiste, bien conscients et renseignés sur Dachau, Buchenwald et Mauthausen, où des antifascistes ont été déportés, s'obstineront le nom de Ravensbrück, qu'ils ne connaissaient pas par ignorance, mettant en doute le témoignage de Lidia. En fait, dans l'Italie des années 50, ce Lager de femmes était encore méconnu par rapport à la France, comme le confirme le voyage de Lidia pour rendre visite à sa sœur à Grenoble et surtout à son amie et codétenue Monique, à Paris. De l'autre côté des Alpes, le nom lugubre de Ravensbrück est notoire, diffusé grâce aux écrits d'anciennes combattantes et de militantes politiques, passé de bouche en bouche. Il a acquis la même résonance que les camps d'hommes, il a suscité le même respect pour ceux qui en sont revenus. La comparaison avec la société française des années 50, avec Monique et son mari, met encore plus en évidence la mesquinerie et le dogmatisme de la province piémontaise dans laquelle Lidia est contrainte de vivre et de travailler.

La beauté de ce livre réside dans la critique implicite et indirecte de la société bien-pensante et bigote qui ne peut pas, ne veut pas accepter une femme qui a souffert pour ses

choix politiques et humains, rompant avec les conventions, après avoir passé de longs mois sombres et suspects dans une Allemagne lointaine. Personne ne s'interroge sur le traumatisme historique de la protagoniste, le fait qu'elle ait participé comme tant d'autres au sinistre destin de la Seconde Guerre mondiale et qu'elle se soit distinguée par son courage, sa persévérance, ses principes et sa force de caractère. Dans la famille qui l'a accueillie, ainsi que dans le cercle des connaissances à Mondovì, personne n'a pris son expérience au sérieux, ni ne s'est préoccupé de son état d'esprit psychophysique. Son retour se caractérise par des commentaires sordides et totalement déplacés, comme lorsque sa mère gronde Lidia parce qu'elle ne porte pas de chemisette, ou lorsqu'elle exprime son dégoût face à la promiscuité des latrines du camp. Ces mots sortant de sa bouche de bonne mère paysanne démontrent avec une fragrante clarté qu'elle ne se rend pas compte le moins du monde de la souffrance subie par sa fille, qu'elle est incapable de faire preuve de la moindre compassion ou de la moindre ouverture à sa personne, mutilée de sa dignité humaine et en manque d'affection. D'ailleurs, personne ne la chérit, ne la console, ne l'accepte telle qu'elle est. À peine est-elle de retour chez elle, à la maison, qu'elle est déjà jugée par tout le monde.

La critique de l'Italie d'après-guerre, hypocrite et lâche, encore imprégnée d'un fascisme devenu discret mais tout aussi omniprésent, ne se limite pas aux cercles familial et citoyen. Le lecteur suit les vicissitudes de Lidia pendant plusieurs années, lorsqu'elle s'inscrit à l'université et reçoit sa première affectation dans une école de campagne, lorsqu'elle fréquente des associations d'anciens déportés et tente de se lier d'amitié avec d'autres filles, pendant ses premières années d'enseignement entravées par des collègues et des directeurs d'école qui s'obstinent à s'opposer à elle en raison de son passé trouble, sans tenir compte de son zèle à enseigner aux

enfants. Lorsque Lidia remporte finalement le concours d'enseignement, après d'énormes efforts et une admirable persévérance, il y a même une rivale jalouse qui s'exclame : « Bien sûr, elle a tous les avantages, elle a été en Allemagne ! », comme si la déportation n'était pas une marque traumatique indélébile, mais un privilège arbitraire ou un motif de recommandation. Pour quelqu'un qui a côtoyé la mort au quotidien, qui a souffert de l'aliénation, de la faim, de la fatigue, du froid, des coups, qui a été victime de la machinerie sadique et destructrice du système d'anéantissement nazi, une telle phrase agit comme une flèche dans le cœur. Pourtant, Lidia se relève après, malgré toutes les humiliations, et poursuit son chemin avec une ténacité qui nous étonne mais aussi nous réjouit. Sans l'ombre d'un orgueil ou d'une quelconque supériorité, elle atteint ses objectifs et trouve son équilibre, s'entourant d'amis et s'engageant à nouveau, comme dans les années 40, en faveur des valeurs qui lui sont chères. L'opiniâtreté de la protagoniste, qui se reconstruit lentement en tant que personne, en tant que femme, en tant qu'intellectuelle, malgré les attaques et les obstacles qui se dressent sur son chemin (même en se nourrissant d'eux), rend l'histoire passionnante et attachante. Nous la suivons pas à pas, en retenant notre souffle, à ses côtés, partageant chaque progrès et réprouvant chaque tentative d'entraver son chemin de la part d'autrui. La nouvelle vie de la protagoniste et sa lutte constante et inlassable contre les préjugés de la société font preuve d'un grand courage et deviennent progressivement sa revanche sur les souffrances passées.

Ce n'est pas le bonheur qu'elle recherche, ni un désir de vengeance sur les autres qu'elle n'accuse pas du sort qui lui a été destiné. Ses mots ne cachent aucune forme de rancune. La femme qui affronte ce « retour dramatique à la liberté », comme le sous-titre du livre le précise bien, souhaitait seulement retrouver sa place dans la société, une forme de dignité, un respect et une sérénité quotidienne qui puissent panser ses

blesures. L'oubli est impossible. Face aux fantômes du Lager qui la hantent encore et encore, comme elle le répète dans la dernière ligne de son livre, les gens mesquins et sornois qui essaient de l'arrêter, dans l'après-guerre, n'ont plus ni le pouvoir, ni le droit de la blesser.

Si le parcours de Lidia Beccaria Rolfi a été exemplaire à tous points de vue, en tant que témoin et chercheuse, en tant que pédagogue et maîtresse de vie, ce livre retrace la formation de cette personnalité, qui s'est relevée au prix de grands efforts, après l'anéantissement causé par le Lager d'abord, et les humiliations qu'elle a subies encore après, de la part des soi-disant libérateurs. Son parcours est certainement féminin, et elle le présente comme tel, mais son message transcende les limites, les genres et les contextes pour trouver un écho universel et collectif. Il est peut-être vrai que ce livre rappelle *La Trêve* de Primo Levi, pas seulement parce qu'il se concentre sur la période suivant la libération, mais parce que la réflexion de l'écrivaine, avec son style simple et fluide, sa sensibilité discrète, son bon sens civique, réussit en outre à sonder les points profonds de l'âme humaine et à les mettre en lumière. Après avoir lu *Le fil tenu de la mémoire*, on ressent un véritable mépris à l'égard de la stérilité de l'âme humaine, tout en éprouvant en même temps une sorte de gratitude pour la richesse dont celle-ci peut faire preuve. En effet, ce livre nous parle de ces deux extrêmes, pour nous apprendre à les différencier avec une plus grande perspicacité.

Chiara Nannicini Streitberger